3 1761 08266305 5

Servières, Joseph
M. Botte

PQ
2427
S78M2
1803

Servière et Ernest.

M. Botte.

1803.

M. BOTTE,

OU

LE NÉGOCIANT ANGLAIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Imitée du roman de PIGAULT-LEBRUN.

Par MM. SERVIERE et ERNEST.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 24 ventose, an 11.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie du Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BOTTE, riche négociant.	*Corsse.*
Sir CHARLES MORTIMER, son neveu.	*Defresne.*
M. BARNER, son ami.	*Vigneaux.*
EDMOND, fermier.	*Lebel.*
DONALSON, propriétaire de la ferme.	*Joigny.*
Miss SOPHIE DONALSON, sa fille.	Mlle *Planté.*
Sir CLARENCE, ami de Donalson.	*Tautin.*
WILLIAMS, valet de sir Charles.	*Laporte.*
DOLLY, jardiniere de M. Botte.	
UN NOTAIRE.	
Plusieurs Domestiques.	
Un Valet du lord Donalson.	

La scène est, au premier acte, à Londres, dans l'hôtel de M. Botte. Au second acte, à la ferme du lord Donalson, chez le vieux Edmond; et au troisieme acte, au château de Donalson.

Vû et approuvé, le 18 nivose, an 11, en vertu de l'autorisation du ministre de l'Intérieur. *Signé* FÉLIX NOGARET.

Vû l'approbation du ministre de l'Intérieur, permis d'afficher et représenter, ce 24 nivose an 11. Le conseiller d'Etat, Préfet de Police. *Signé* DUBOIS.

M. BOTTE,

OU

LE NÉGOCIANT ANGLAIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. BOTTE, M. BARNER.

M. BOTTE.

Je ne le veux pas.

M. BARNER.

Mais, pensez donc...

M. BOTTE.

J'ai pensé à tout.

M. BARNER.

Même aux dangers ?...

M. BOTTE.

Ils ne me regardent pas.

M. BARNER.

Un jeune homme charmant !

M. BOTTE.

Bel avantage, vraiment !

M. BARNER.

Plein d'esprit.

M. BOTTE.

Il en abuse.

M. BARNER.

D'un cœur excellent.

M. BOTTE.

Qu'il me le prouve !

M. BARNER.

Et comment voulez-vous, lorsque vous blâmez tout ce qu'il fait ?...

M. BOTTE.

C'est qu'il fait tout de travers.

M. BARNER.

Vous êtes trop rigoriste.

M. BOTTE.

Et vous êtes trop indulgent.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET, *apportant plusieurs lettres.*

LE VALET, *à M. Botte.*

Monsieur, voici votre courrier du midi.

M. BOTTE.

C'est bon. (*Il prend la lettre.*)

M. BARNER, *à part au Valet.*

Dites à Charles de monter, et de se tenir dans la chambre prochaine jusqu'à ce que je l'appelle.

LE VALET.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, hors le VALET.

M. BOTTE, *lisant les adresses.*

« Lion, Marseille, Nice, Turin, Gênes. — Ah! ah! j'attends de fortes remises de ce pays-là; voyons. (*Il ouvre le paquet.*) Justement; c'est cela. Mon correspondant a été bien long à se décider. Tiens, Barner, lis-moi cela.

BARNER, *prenant la lettre, lit.*

« J'ai différé de répondre à votre honorée, du 5 cou-
» rant, par la difficulté que j'ai éprouvée à me procurer du
» papier sur votre ville; ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu
» en obtenir. Et vous trouverez sous pli de la présente
» 2000 guinées, en mes cinq traites sûr et acceptées. Lord DONALSON.

M. BOTTE.

Lord Donalson?

M. BARNER, *continue.*

« Vous voudrez bien encaisser lesdits effets à mon crédit, et me croire sincèrement, etc.

M. BOTTE.

Lord Donalson ! il est absent depuis dix ans... nous verrons cela dans un autre moment.

M. BARNER.

Lisez-vous les autres ?

M. BOTTE.

Non, tu te chargeras de cela.

M. BARNER.

Eh bien, mon cher Botte, reprenons notre conversation... votre neveu...

M. BOTTE.

M. Barner, vous allez m'excéder.

M. BARNER.

Votre neveu s'est endetté de cent cinquante guinées.

M. BOTTE.

Je le sais.

M. BARNER.

Vous n'êtes pas obligé de payer.

M. BOTTE.

Comment, monsieur, je ne suis pas obligé de payer! je deshonorerais mon neveu ! je l'exposerais aux reproches des honnêtes gens dont il a surpris la confiance ! je paierai, monsieur, je paierai ; mais je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Vous ne le verrez plus ! le fils de cette sœur chérie !

M. BOTTE.

Je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Parce qu'il aime une jeune personne charmante et qu'il n'a pas osé vous le dire?

M. BOTTE.

Il devait m'ouvrir son cœur.

M. BARNER.

L'objet est digne de son choix.

M. BOTTE.

Je le sais bien, puisque depuis près d'un mois je fais prendre des informations ; tout le monde s'accorde à dire que c'est une fille accomplie ; mais mon neveu devait me déclarer son amour...

M. BARNER.

Il a craint...

M. BOTTE.

C'est ce dont je me plains ; je ne veux pas qu'on me craigne, je veux qu'on m'aime ; je ne le verrai plus.

M. BARNER.

Ah ! vous ne voulez plus le voir, c'est-à-dire, qu'un jeune homme vif, aimable, sans expérience, qui eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se trouver livré à toutes les inconséquences de son âge ; et vous, monsieur, que répondrez-vous à ceux qui vous auront estimé jusqu'alors, et qui vous reprocheront d'avoir perdu ce jeune homme sur un prétexte aussi léger ? Ne seront-ils pas fondés à croire que vous avez cherché l'occasion de vous défaire d'un parent qui vous était à charge ?

M. BOTTE.

A charge, à moi ! mon neveu, mon Charles ? on pourrait le penser.

M. BARNER.

Tout l'annoncera, mon cher Botte, vous possédez l'estime publique, et vous ne la sacrifierez pas à une opiniatreté malentendue. (*il appelle.*) Charles, Charles.

M. BOTTE.

Pourquoi l'appeler, que prétendez-vous ?..

M. BARNER.

Vous épargner l'embarras de revenir de vous-même, et le désagrément d'une explication. Charles, Charles.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

M. BARNER.

Voyez-vous son air triste et repentant.

M. BOTTE.

Eh oui, je le vois ; mais ne parlez pas de la demoiselle.

M. BARNER.

Approchez, Charles ; vous avez des torts envers votre oncle, et vous méritez des reproches dont il veut bien vous faire grace... Il vous pardonne.

M. BOTTE.

Je n'ai pas dit cela.

CHARLES.

Ah ! mon cher oncle !

M. BOTTE.

Mon cher oncle ! mon cher oncle ! apprenez, monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont vous avez un légitime besoin, qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur et de me faire courir de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de sacs d'argent, pour payer vos extravagances.

M. BARNER.

Mais, mon ami, vous pourriez mander ici les créanciers.

M. BOTTE.

Non, monsieur, je ne les manderai pas ici, je ne dérangerai pas d'honnêtes gens pour les faire courir après ce que leur doit ce joli monsieur-là... Emprunter cent cinquante guinées à dix personnes différentes ; emprunter, quand on a tout en abondance, quand on sait qu'on n'a qu'un mot à me dire.

CHARLES.

Mais, mon cher oncle, je n'osais me flatter...

M. BOTTE.

Comment, monsieur, vous n'osiez vous flatter ! en voici bien d'une autre ! hé, qui visite tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est moi ? qui la renouvelle sans que vous vous en mêliez ? qui vous envoie le bijou à la mode ? qui s'informe à votre laquais si vous avez encore de l'argent, et vous glisse un rouleau dans la poche ? qui remplace dans mes écuries les chevaux que vous me crevez à la chasse ? qui s'empresse de fêter vos amis ? qui va brûler vos romans et leur substituer de bons livres : qui enfin vous apprend à penser, et vous prouve, sans pédanterie, que la portion de bonheur à laquelle on peut prétendre sous ce misérable globe, ne peut-être que le fruit d'une bonne conduite ? Ah ! vous n'osiez vous flatter ?... jolie manière de me répondre !

M. BARNER.

Mais, mon ami, vous intimidez ce pauvre jeune homme.

M. BOTTE.

Je l'intimide, je l'intimide. Il ne lui manque plus que de me craindre, pour être tout-à-fait joli garçon. Venez ici, monsieur... plus près... plus près encore, et répondez-moi, Je vous ai donné deux cents guinées cette année, et cent cinquante que je vais payer pour vous, font bien un total de trois cents cinquante guinées ; que diable avez-vous fait de tout cet argent-là ?

CHARLES.

Ce que j'en ai fait, mon oncle ?

M. BOTTE.

Oui, monsieur, oui, je vous demande ce que vous en avez fait ?

CHARLES.

Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion.

M. BOTTE.

Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas dépensé trois cents cinquante guinées à la chasse, puisque j'en fais tous les frais ; que diable me contez vous là ?

CHARLES.

Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour, où le renard nous conduisit à trois lieues de votre terre ?

M. BOTTE.

Où vous ne revintes que le lendemain soir ; je m'en souviens, monsieur. J'ai eu assez d'inquiétudes, pour que ce jour ne soit pas effacé de ma mémoire

CHARLES.

La nuit nous surprit près du château Donalson ; vous le connaissez, mon oncle ?

M. BOTTE.

Beaucoup. J'ai même connu le propriétaire, homme entiché de sa noblesse ; il est parti, depuis dix à douze ans pour les indes, et l'on n'en a plus entendu parler. Après ?

CHARLES.

Il était nuit close, nos chevaux étaient rendus, et nous fûmes obligés de chercher un asyle dans le château.

M. BOTTE

Après ?

CHARLES.

Nous passons, ou plutôt nous sautons un pont-levis vermoulu ; nous avançons sous des portiques en ruines ; nous parcourons les appartemens. Des salles transformées en étables, en bergeries ; vingt tableaux de famille convertis en râteliers ; dans le haut, des vitres brisées, des chambres dont on soupçonnait encore la première magnificence, servant de retraite aux oiseaux nocturnes, aux corneilles, aux pigeons errants ; enfin..

M. BOTTE.

Enfin, qu'a de commun cette description romanesque, avec les trois cents cinquante guinées que vous avez dissipées ?

CHARLES.

J'y viens, mon oncle, j'y viens...

M. BOTTE.

C'est heureux.

CHARLES.

Je m'informe, si personne n'est resté pour veiller aux intérêts du maître. On me dit qu'un fermier aisé a un domicile agréable et commode à cinquante toises du château ; J'y cours ; je le questionne, et j'apprends ce que vous venez de me dire. Qu'on n'a pas eu de nouvelles du lord Donalson depuis son départ. Le château mis en vente par les créanciers, le fermier s'en rendit acquéreur et ne s'en considéra que comme le dépositaire.

M. BOTTE.

C'est un brave homme que ce fermier là.

CHARLES.

Il paya une partie du prix, et, au moment où je le vis, on l'inquiétait pour le reste, on le menaçait de revendre ce bien à sa folle enchère ; il s'affligeait de son inpuissance ; il regrettait sincèrement de ne pouvoir conserver, à son maître, cette faible et unique resource, et le lendemain je lui portai ce que j'avais d'argent.

M. BOTTE.

Tu as fait cela ?

CHARLES.

Oui, mon oncle.

M. BOTTE.

Bien, mon ami, bien, très-bien, faire un tel usage de sa fortune, c'est la mériter.

CHARLES.

Je fis réparer le château et les meubles, je vis les créanciers, je leur demandai du tems pour ce qui restait dû ; ils me promirent d'attendre, et je leur portai exactement ce que je recevais de votre bienfaisance. Cependant ils me déclarèrent, il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus d'eux d'accorder de délais. Vous m'aviez donné cinquante gui-

nées huit jours auparavant, et je n'avais nul prétexte pour vous demander de l'argent.

M. BOTTE.

Jamais de prétexte, monsieur, la vérité, toujours la vérité, surtout quand elle honore celui qui la dit...; c'est à dire que la totalité n'est pas payée.

CHARLES.

Outre les cent cinquante guinées que j'ai empruntés, le digne Edmond en doit encore deux cents.

M. BOTTE.

Va trouver mon caissier, demande les lui de ma part, et donne les en ton nom.

CHARLES.

Ah ! mon oncle !

M. BOTTE.

Oui, oui, je veux que tu ayes la gloire de terminer seul ta bonne action. D'ailleurs, je t'ai traité durement, je m'impose une amende, et je te demande pardon.

CHARLES.

Comment, mon oncle, vous daignez...

M. BOTTE.

Allons, ta main et pas de rancune. (*Charles lui saute au col.*) Tu m'embrasses, cela vaut mieux : fais porter ton argent aux créanciers, et nous irons, dès aujourd'hui, dîner tous trois chez ton vieux Edmond. (*Charles se trouble.*) C'est un honnête homme, ils ne sont pas communs, et je veux connaître celui-ci.

CHARLES, *très-embarrassé.*

Mais, mon oncle...

M. BOTTE, *à part à Barner.*

Il ne s'y attendait pas.

CHARLES.

Il n'y a rien de ce qu'il faut pour vous recevoir dignement.

M. BOTTE.

Hé ! croyez-vous, monsieur, que je ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais dîner ? des légumes, des œufs, du laitage, de la gaîté, de la franchise, et je dîne fort bien avec cela.

CHARLES.

Mais, mon oncle.

M. BOTTE.

Mais, mais je le veux ainsi, et vous savez que je n'aime pas qu'on me contredise; dans une heure nous partirons, je vais commander mes chevaux. Viens avec moi, Barner, j'ai à te parler. (*ils sortent.*)

SCENE V.

CHARLES, *seul.*

Ah ! dieu ! quel nouveau contre-tems ! Que dira mon oncle en trouvant à la ferme une jeune personne de seize ans, belle comme l'amour, et dont je ne lui ai pas parlé ? encore si l'on pouvait retarder de quelques jours, j'aurais le tems de prévenir Sophie ; mais partir dans une heure !... Pourquoi faut-il que le meilleur des hommes soit à la fois le plus entêté !... Si je pouvais envoyer... Et ce Williams qui ne revient pas... Ecrivons toujours, et s'il arrive avant que nous ne partions, je l'envoie à la ferme à toute bride, dut-il crever le meilleur cheval de mon oncle. (*il se met à écrire.*)

SCENE VI.

CHARLES, WILLIAMS.

WILLIAMS, *en bottes, un fouet à la main, veste de postillon.*

Ah ! monsieur, je vous cherche par-tout.

CHARLES.

A la fin te voilà !

WILLIAMS.

J'espère que je n'ai pas été long-tems, cette fois. Voici la réponse à votre lettre.

CHARLES.

Donne ; as tu vu Sophie ?

WILLIAMS.

Oui, monsieur; mais elle est bien fâchée contre vous ; huit jours sans aller la voir.

CHARLES.

Eh ! malheureux, ne sais-tu pas que mon oncle m'a empêché de sortir pendant tout ce tems !

WILLIAMS.

C'est aussi ce que j'ai dit... Mais, qu'est-ce encore... comme vous voilà agité !

CHARLES.

Ah ! Williams, un contre-tems affreux.

WILLIAMS.

Tant mieux, cela rendra l'intrigue plus piquante... Qu'est-ce donc ?

CHARLES.

Mon oncle veut aller dîner à la ferme, nous allons partir dans une heure ; que dira-t-il en voyant mademoiselle Sophie Donalson.

WILLIAMS.

Qu'elle est charmante, et que vous faites bien d'en être amoureux.

CHARLES.

Au contraire, elle est sans fortune, il m'ordonnera de ne plus la revoir.

WILLIAMS.

Que voulez-vous donc faire ?

CHARLES.

La prévenir de notre arrivée, et lui dire de ne pas paraître à la ferme pendant que nous y serons.

WILLIAMS.

Ecrivez-lui.

CHARLES.

La lettre est faite, la voici.

WILLIAMS.

Donnez.

CHARLES.

Auras-tu le tems d'arriver avant nous ?

WILLIAMS.

Je sais que votre oncle se fait toujours conduire au galop ; mais je suis le plus mal-adroit des valets, je renonce à l'honorable titre de votre confident, si votre lettre n'est pas remise avant que vous ne soyez sur les terres du château.

CHARLES.

Ah ! mon cher Williams, tu me rends la vie... Dix guinées pour toi si tu réussis.

WILLIAMS.

Monsieur pourrait-il me les avancer.

CHARLES, *lui donnant sa bourse.*

Tiens.

WILLIAMS.

Je vais faire un tour à l'office, j'enfourche le meilleur cheval de l'écurie, et fouette postillon... Mais, mon sieur, que dirai-je au vieux Edmond.

CHARLES.

Tu diras... tu diras ce que tu croiras convenir...

WILLIAMS.

Mais encore, monsieur...

CHARLES.

Point de mais... Va-t-en.

WILLIAMS.

Cette demoiselle Donalson vous fera devenir fou.

CHARLES.

Oui, fou, c'est le mot : sors et obéis. (*Williams sort.*)

SCENE VII.

CHARLES, *seul.*

Ah! je respire!... Maintenant lisons sa lettre...

« Vous pouviez fuir quand l'amitié suffisait à mon bon-» heur; cette conduite eut été louable; mais pendant dix » mois entiers, faire tout pour persuader qu'on aime, l'é-» crire d'un style enchanteur, feindre des sentimens qu'on » ne veut partager qu'un moment; voilà un plan tracé par » la perfidie la plus consommée. Cependant vous m'assurez » que votre oncle vous a retenu pendant ces huit jours, et » je veux bien le croire... mais, mon ami, quel mal m'ont » fait votre éloignement et votre silence . . . huit jours . . . » huit jours entiers sans vous voir, et personne à qui je » pusse parler de mon amour. Vos lettres, mon cœur et » mes larmes, voilà ce qui me restait. Vous le voyez, je » pardonne : mais, mon ami, que d'obstacles je prévois, » que de peines nous nous préparons! »

Ah! Sophie, Sophie, je crains bien que ta prophétie ne se réalise aujourd'hui. Mais qu'entens-je, quel bruit!

(*M. Botte en dehors.*)

Ah! je t'apprendrai, maraud, sors sur-le-champ, et ne reparais jamais devant moi.

CHARLES.

C'est la voix de mon oncle ! (*il se met à la fenêtre.*) C'est au jardinier qu'il s'adresse.

SCENE VIII.

M. BARNER, CHARLES.

M. BARNER, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah !

CHARLES.

Qu'avez-vous donc, M. Barner ?

M. BARNER.

Ce pauvre Botte, comme il fait justice ! Ah ! vous voilà, Charles; je vais vous conter cela. — M. Botte, rentré dans son cabinet, et ennuyé de sonner depuis dix minutes pour ordonner qu'on mit ses chevaux, descend lui-même à l'écurie et trouve son cocher endormi; il le prend par une jambe et le jette au milieu de la cour. Celui-ci se relève et se venge à grands coups sur les chevaux de la manière désagréable dont on l'a réveillé. Les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galoppent à travers la cour; l'un se casse le nez contre un mur, l'autre se jette dans une cave dont il enfonce la porte d'un coup de tête, et tout-à coup des cris partent de ce côté. M. Botte, suivi de tous ses gens, y descend et trouve son jardinier renversé, les deux jambes prises sous un flanc du cheval; il s'afflige, il s'écrie, il ordonne. On apporte des leviers, des cordes, et après bien des efforts, on parvient à mettre l'homme sur pied et le quadrupède à l'écurie.

Le jardinier, qui est bien aise qu'on sache comment il se trouve là, était accouru, dit-il, pour arrêter le maudit cheval qui l'avait entraîné dans sa chûte. — Votre oncle veut le récompenser, et en cherchant dans sa bourse quelques pièces de monnaie, il apperçoit un robinet fiché à une excellente pièce de vin de Bourgogne, une grande bouteille de grès sous le robinet, et, regardant aussitôt le jardinier qui cherche à s'esquiver, viens ça, fripon : pourquoi voles-tu mon vin ? — Ah ! monsieur... — N'as-tu pas de bons gages ? —

Oui monsieur. — Pourquoi donc me voles-tu, coquin ! Sors de chez moi à l'instant. — Pardon, mon bon maître, pardon. — Oui, pardon à la négligence, à la faiblesse : pardonner le vol c'est l'encourager Hors de chez moi, te dis-je, toi, ta femme et tes enfans ; ce n'est qu'en leur faveur que je ne te livre pas à la justice.

CHARLES.

Le malheureux ! que va-t-il devenir ?

M. BARNER.

Ne connaissez-vous pas votre oncle ? quand il le verra prêt à partir, il lui pardonnera ; mais ce qui me faisait rire en entrant, c'était l'air furieux qu'il affectait devant ses gens, et la peine secrette qu'il paraissait éprouver d'être obligé de punir.

CHARLES.

Il est si bon ; mais le voici, je crois.

M. BARNER.

C'est lui-même.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. BOTTE.

M. BOTTE.

Vous ne savez pas, monsieur, vous ne savez pas tout ce qui vient de se passer ?

CHARLES.

Pardonnez-moi, mon oncle, M. Barner m'a tout dit.

M. BOTTE.

Vous êtes cause que je suis descendu dans mes caves où je ne vais jamais, et que j'ai trouvé mon jardinier qui me volait mon vin, — il a bien fallu le chasser ainsi que toute sa famille. Répondez-moi, s'il vous plaît, que vont devenir ces gens là ? une femme, des enfans deshonorés, manquant de tout ; traîneront-ils dans ce canton leur misère et leur infamie ? parlez, monsieur, parlez donc ; — Voyez s'il répondra. —

CHARLES.

Mais, mon oncle, je ne sais que vous dire.

M. BOTTE.

Tu ne sais que me dire, malheureux! quand j'interroge ton cœur, quand je l'excite à la sensibilité.

CHARLES.

Ah! si vous vouliez porter la bonté jusqu'à donner à ces infortunés les moyens de s'éloigner et d'attendre qu'ils trouvent de l'ouvrage.

M. BOTTE.

Eh! oui, bourreau, voilà ce que je voulais que tu me dises; ce que je te demande depuis un quart-d'heure.

CHARLES.

Mais, mon oncle, vous êtes d'une pétulence qui ne permet pas qu'on ose vous dire ce qu'on pense.

M. BOTTE.

Je suis violent parce que je sens avec force, parce que je m'exprime comme je sens. Est-ce à mon ton qu'il faut s'en rapporter, monsieur? c'est à mon cœur. Prends cet argent; que ton Williams le porte de ta part, entends-tu, de ta part, qu'il le porte à la pauvre femme comme un dédommagement que tu accordes, toi, à une épouse, à des enfans innocens, et qu'il ne s'avise pas de prononcer mon nom, ou je le chasse aussi.

CHARLES.

J'y cours, mon oncle. (*à part.*) Voilà qui retarde le départ, Williams aura le tems d'arriver.

(*il sort.*)

SCENE X.

M. BOTTE, M. BARNER.

M. BOTTE.

Ah! mon ami, que cette famille est malheureuse; partir ainsi avec dix guinées pour toute ressource.

M. BARNER.

Vous n'avez donné que cela : cette fois vous ne vous en prendrez à personne.

M. BOTTE.

Eh! monsieur, vous savez qu'on va remettre cette baga-

telle de la part de mon neveu, et un jeune homme de vingt ans n'a pas des monts d'or.

M. BARNER.

On pourrait ajouter quelque chose.

M. BOTTE.

Et le prétexte ? car enfin il en faut un qui s'accorde avec ma juste sévérité ; le prétexte, vous dis-je ; vîte dépêchez-vous.

M. BARNER.

Ma foi, mon ami, je n'en vois pas.

M. BOTTE.

En ce cas, taisez-vous donc, monsieur le conseiller, et allez lui donner quelques guinées de votre bourse.

M. BARNER.

C'était mon intention, et j'y vais... Ah ! quand partons-nous ?

M. BOTTE.

Dans dix minutes.

M. BARNER.

Bon, je vais tout préparer. (*il sort.*)

SCENE XI.

M. BOTTE, *seul.*

Ah ! me voilà donc seul !... et je puis en liberté m'accuser de ma sévérité... elle fait le tourment de tout ce qui m'entoure ; mais je n'en suis pas le maître... Il faut cependant convenir qu'elle était nécessaire dans cette dernière aventure, c'est un exemple pour mes autres domestiques ; mais qu'il m'en coute pour le donner... Eh ! il me vient une idée ; cette femme, ces enfans vont passer sous ma fenêtre pour s'en aller, je puis.... Justement les voici... (*il va à son secrétaire, remplit une bourse de louis et la jette par la fenêtre.*) C'est cela... là, juste devant elle ; elle la ramasse ; ah ! mon dieu, elle m'a vu. Vous verrez que la ma-ladroite va venir me remercier. Me sauver, elle me trouvera dans l'escalier ; me cacher... je ne sais où... Le plus court... le plus court est de rester et de nier absolument que la bourse m'appartienne.

(*Il s'assied et fait semblant d'écrire.*)

SCENE XII.

M. BOTTE, M. BARNER, LA FEMME du jardinier, Domestiques.

LA FEMME.

Ah ! not' bon maître, recevez tous mes remercîmens ; j'n'en sommes pas dignes d'un aussi grand bienfait.

M. BOTTE.

Que me voulez-vous? ne puis-je rester un moment ici sans qu'on vienne m'y tourmenter.

M. BARNER.

Mais, mon ami, recevez au moins les actions de grace de cette bonne femme.

M. BOTTE.

Des actions de grace, et pourquoi ?

M. BARNER.

Cette bourse que vous lui avez jetté...

M. BOTTE.

Qui a dit cela ?

M. BARNER.

Mais c'est elle.

M. BOTTE.

Elle a menti, je ne donne rien à ceux que je chasse; c'est mon neveu, sans doute, qui lui aura jeté cela de chez lui.

M. BOTTE.

Mon ami, il était au bout du jardin quand la bourse est tombée.

M. BARNER

Vous mentez, il était dans sa chambre.

LA FEMME

Je vous assure, monsieur....

M. BOTTE.

Taisez-vous, où par la corbleu...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

M. BARNER.

Charles, cette bourse est-elle à vous ?

CHARLES.

Je ne la connais pas.

M. BOTTE.

(*A part, à Barner.*) M. Barner, vous me paierez celle-là... (*Haut.*) Au reste la bourse ne m'appartient pas ; quelqu'un la reclame-t-il? personne ne dit mot ? allez, ma bonne, emportez ce que la providence vous envoie, et que votre mari pense bien que c'est à vous seule, qui êtes laborieuse et honnête, qu'elle a adressé ce secours.

TOUS LES DOMESTIQUES.

Oh ! le bon maître ! oh ! le digne maître !

M. BOTTE.

Que me veulent encore ces marauds-là; je vous répète que je n'ai rien donné, que je ne donnerai rien, et que j'abandonne ces malheureux-là à leur triste sort.

M. BARNER.

(*A part.*) Essayons de le contrarier. (*haut.*) Oui, sortez tous et que le jardinier, sa femme et ses enfans s'éloignent sur-le champ et ne reparaissent jamais.

M. BOTTE.

Un instant. (*à Barner.*) Pouquoi donc sur-le-champ ?

M. BARNER.

Ne l'avez-vous pas ordonné ?

M. BOTTE.

Sans doute, mais...

M. BARNER.

Ne faut-il pas punir ce drôle-là ?

M. BOTTE.

Je l'ai puni, il n'a pas manqué depuis.

M. BARNER.

Je vous vois venir, vous allez le garder ?

M. BOTTE.

Et vous même m'en pressiez tantôt.

(*Les deux enfans de la jardinière se jettent aux genoux de M. Botte, qui les regarde, les caresse et s'attendrit par dégré.*)

M. BARNER.

La compassion m'avait saisi.

M. BOTTE.

Elle me saisit à mon tour ; qu'avez vous à me dire ?

M. BARNER.

Bien des choses.

M. BOTTE.

Allons, je pardonne à votre mari, mais c'est en votre faveur ; que demain toute les clefs soient changées, (*aux domestiques.*) et que personne ne l'insulte à l'avenir ; il à été assez humilié.

LA FEMME.

Oh ! merci not' bon maître !

M. BOTTE.

Allons, allons, qu'on me laisse tranquille.

(*M. Barner fait signe aux domestiques de sortir et de ne rien dire ; ils sortent.*)

SCENE XII.

M. BOTTE, M. BARNER, CHARLES.

M. BOTTE.

M. Barner, je suis très-mécontent de vous.

M. BARNER.

Pourquoi donc, mon ami !

M. BOTTE.

Vous êtes évidemment sorti de votre caractère et vous venez d'affecter de dire *oui* pour m'amener à dire *non* : mais je vous prie très-expressément de ne plus user de ces petits moyens, qui détruisent la confiance, deshonnorent l'amitié, et me donnent à moi l'air d'un sot.

M. BARNER.

Ah ! mon ami !

M. BOTTE.

Oui, monsieur, l'air d'un sot ; que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui veut et ne veut plus, qui punit et qui récompense, souffrez que je sois, moi ; promettez moi d'être toujours, vous, toujours, calme, toujours bon, ou rompons dès ce moment.

M. BARNER.

Rompre, mon cher Botte, vous ne le pourriez pas plus que moi, mon ami.

M. BOTTE.

Eh! non je ne le pourrais pas ; mais cela vous autorise-t-il à me traiter comme un Géronte de comédie?

M. BARNER.

J'en suis fâché, bien fâché, mon ami, cela ne m'arrivera plus.

M. BOTTE.

Tu me le promets ?

M. BARNER.

D'honneur !

M. BOTTE, *lui serrant la main.*

N'y pensons plus.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Monseur, votre voiture est prête et le postillon est en selle.

M. BOTTE.

Allons, partons, et qu'on nous mène ventre à terre; viens-ça, mon neveu ; je me sens de bonne humeur maintenant.

(*il s'appuie sur son épaule.*)

CHARLES.

C'est ainsi qu'est toujours celui qui vient de faire une bonne action.

(*il sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme d'Edmond.

SCENE PREMIÈRE.

SOPHIE DONALSON, EDMOND.

EDMOND.

Ne me parlez plus de cela, notre demoiselle, ce que j'ai fait pour vous était un devoir, un plaisir, et je n'ai pas eu de mérite à le faire.

SOPHIE.

Ah ! pourrai-je jamais reconnaître !...

EDMOND.

Votre bonheur ne nous a-t-il pas rendus heureux; vous ne me devez plus de reconnaissance.

SOPHIE.

Sans parens, sans amis, oubliée, abandonnée de ceux qu'avais nourris mon père ; qu'allais-je devenir ?

EDMOND.

Je vous ai dit : « Notre demoiselle, nous ne sommes que » de bonnes gens . . . ne refusez pas de venir avec nous . . . » j'espère que vous nous porterez bonheur. » Vous avez trouvé ici le nécessaire, du respect, de l'amitié, et votre gaieté est revenue. Vous nous aidez dans les travaux qui sont à votre portée, vous nous récréez par votre esprit, vous nous charmez par votre résignation ; de tems en tems vous m'appelez votre père, et c'est moi, moi qui vous dois de la reconnaissance pour le plaisir que vous me faites éprouver.

SOPHIE.

Ah ! mon père...

EDMOND.

Bien ! c'est cela ! Vous n'avez plus de chagrin que ceux que me font les créanciers de votre père... mais bientôt vous n'en aurez plus du tout.

SOPHIE.

Que le ciel vous entende !...

EDMOND.

C'est lui qui nous envoie un ange consolateur...

SOPHIE.

Monsieur Charles !

EDMOND.

Oui, M. Charles, ce brave jeune homme m'a offert de terminer toutes nos peines . . . J'ai accepté, mon enfant, j'assure votre sort, et je ne crois pas que les secours d'un honnête homme puissent faire rougir ceux qui lui ressemblent. (*on entend dans la coulisse le claquement d'un fouet de postillon.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, WILLIAMS.

EDMOND.

Quelles nouvelles ?... M. Williams ?

WILLIAMS.

Une visite à laquelle vous ne vous attendez pas.

SOPHIE, *à part.*

Comment !...

WILLIAMS.

M. Charles et son oncle.

SOPHIE, *étonnée.*

Et son oncle !

WILLIAMS.

M. Botte, le plus original et le meilleur des hommes. J'étais parti avant lui ; mais il avait si grande envie de vous voir, qu'il a crevé ses chevaux pour arriver en même tems que moi...

EDMOND.

Je vais m'empresser de le recevoir. (*il sort.*)

SCENE III.

SOPHIE, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Mademoiselle, voici une lettre que mon maître m'a chargé de vous remettre.

SOPHIE, *prenant la lettre.*

Il a eu de grandes affaires... votre maître... On ne l'a pas vu depuis huit jours.

WILLIAMS.

Nous avons été à Londres... L'oncle était malade ; il a fallu se confiner auprès de lui... Mais on n'a pas cessé un moment de penser à vous.

SOPHIE.

Je ne vous demande pas cela, M. Williams. (*après avoir lu la lettre.*) Que je quitte la ferme, parce que M. Botte y vient... Non, l'on ne se cache pas quand on n'a point à rougir de sa conduite... M. Williams, vous direz...

WILLIAMS.

Voilà mon maître, mademoiselle, vous lui ferez vous-même vôtre réponse... pour moi, je vais me reposer et me désaltérer... (*il sort.*)

SCENE IV.

SOPHIE, CHARLES.

SOPHIE.

Ah ! c'est vous, M. Charles ?

CHARLES.

Je ne croyais plus vous trouver ici, mademoiselle.

SOPHIE.

Pourquoi ?

CHARLES.

Mon oncle et M. Barner, visitent le château, ils vont venir.

SOPHIE.

Eh ! bien, monsieur, dois-je craindre la présence de votre oncle ?

CHARLES.

Quoi ! vous restez ?

SOPHIE.

Je ne quitterai point ces lieux ; mais, vous, monsieur.

CHARLES.

Vous me voyez, plus tendre, plus empressé que jamais...

SOPHIE.

Empressé, vous, monsieur...

CHARLES.

Et peut-être importun ?...

SOPHIE.

Ah ! ce n'est plus là votre défaut.

CHARLES.

Je conçois que quelque jours d'absence...

SOPHIE.

Quelques jours d'absence... oui, monsieur, vous m'avez montré un sentiment trop vif pour avoir été huit jours sans me donner de vos nouvelles... répondez moi, monsieur, comment avez vous manqué, je ne dirai pas à la délicatesse, mais aux plus simples bienséances ?

CHARLES.

Mademoi selle... mademoiselle...

SOPHIE.

Comment me suis-je attiré des procédés aussi humilians.

CHARLES.

Mademoisselle, je ne puis soutenir vos reproches... je pars ; je m'éloigne pour jamais.

SOPHIE.

Restez, par grace, restez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez ôté.

CHARLES.

Qu'ai-je entendu, grand dieu ! Ah ! Sophie. (*se jette à ses pieds.*)

SOPHIE.

Vous êtes à mes pieds, Charles... le repentir se peint sur votre front... mon ami... mon cher ami... non, l'idée de me tourmenter n'a pu entrer dans votre cœur... vous m'aimez toujours.

CHARLES.

Pour la vie.

SOPHIE.

Je vous pardonne.

CHARLES, *se relevant.*

Ah ! mademoiselle, que je suis heureux.

SOPHIE.

Appellez-moi Sophie... je le permets... je le desire...

CHARLES.

Ma Sophie !

SOPHIE.

Plus de longues absences... mon ami...

CHARLES.

Tous les jours...

SOPHIE.

Oh ! non, non, ce serait trop...

CHARLES.

Jamais assez, jamais assez.

SOPHIE.

On ne manquerait pas de remarquer vos assiduités, on me trouverait déraisonnable... et le blâme de ceux qu'on aime et qu'on estime est difficile à supporter.

CHARLES.

On peut les tromper sur le motif...

SOPHIE.

Oh ! non, mon ami, ne trompons personne.

CHARLES.

Eh bien, prononcez. Réglez les jours; vous aimer est mon bonheur, vous obéir est mon devoir.

SOPHIE.

Deux fois la semaine.

CHARLES.

Oh ! c'est bien peu.

SOPHIE.

Vous pourrez écrire...

CHARLES.

Et vous répondrez ?

SOPHIE.

Il le faut bien.

CHARLES.

Ciel ! j'entends mon oncle ; comment allez-vous faire ?

SOPHIE.

Je resterai... j'y suis bien décidée.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, M. BOTTE, BARNER, EDMOND.

M. BOTTE, *entre en causant.*

Je serai charmé de la voir cette demoiselle Donalson. (*à part.*) Ah ! mon neveu déjà en tête-à-tête. (*haut.*) Made-

moiselle, je vous salue : je m'apperçois déjà, que le portrait que M. Edmond m'a fait de vous n'est pas flatté... Un fauteuil, s'il vous plaît, je suis fatigué...

EDMOND.

Nous n'avons pas de fauteuils.

M. BOTTE.

Un fauteuil, une chaise, n'est-ce pas la même chose ? (*Edmond lui avance une chaise.*) Vous paraissez surpris, brave homme, de la manière dont je me présente chez vous.

EDMOND.

J'en conviens, monsieur.

M. BOTTE.

C'est ainsi que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime. Touchez-là... des gens, comme nous, sont amis avant de se connaître, et s'aiment davantage quand ils se sont parlés...

EDMOND.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

M. BOTTE.

Vous ne savez ce que vous dites, je ne puis vous honorer; mais, je m'honore, moi, en vous rendant justice.

EDMOND.

Par où, monsieur, avons nous mérité ?...

M. BOTTE.

Ce jeune homme, mon neveu, ma raconté ce que vous avez fait pour votre ancien maître... c'est pour cela que j'ai voulu revoir ce château.

EDMOND.

Et, c'est là, monsieur, ce qui m'attire ces marques d'estimes... Vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma place ?

M. BOTTE.

Si parbleu, je l'aurais fait.

EDMOND.

Ma conduite n'a donc rien qui doive vous étonner ?

M. BOTTE.

Vous avez raison, brave homme; mais les beaux traits sont si rares !...

EDMOND.

Moi, je les crois communs.

M. BOTTE.

Parce que vous jugez les autres d'après vous.

EDMOND.

D'après qui les jugez-vous donc, monsieur ?

M. BOTTE.

D'après l'expérience.

EDMOND.

Je vous plains d'en avoir tant.

M. BOTTE.

Je vous féclicite de n'en point avoir... Mais, brisons là dessus... J'ai besoin de dîner; M. Edmond, apprêtez-nous un petit repas... Toi, Barner, fais retirer les provisions de la voiture. Aidez-le, M. mon neveu, et ne perdez pas de vue ce que je vous disais en venant ici. « Je vous défends de songer à l'amour, et sur-tout au mariage, avant que j'aye prononcé, et je ne prononcerai que lorsque je rencontrerai les avantages auxquels vous devez prétendre. »

SOPHIE, *à part.*

Que veut-il dire ?...

M. BOTTE.

Vous, mademoiselle, tenez moi compagnie un instant si cela ne vous effraie pas... J'ai à vous parler.

CHARLES, *à part.*

Ciel ! serait-il instruit ! (*tous se retirent.*)

SCENE VI.

M. BOTTE, SOPHIE.

M. BOTTE.

Asseyez-vous, mademoiselle.

SOPHIE.

Monsieur !...

M. BOTTE.

Asseyez-vous ou je me lève. (*Sophie s'assied.*) Je m'appelle Botte... je suis l'oncle... Eh bien ! qu'avez-vous ? vous me craignez donc beaucop ?

SOPHIE,

Oh ! beaucoup, monsieur.

M. BOTTE.

Et pourquoi me craignez vous, si vous ne vous reprochez rien.

SOPHIE.

Je ne crois pas, monsieur, avoir de reproche à me faire.

M. BOTTE.

Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant.

SOPHIE.

Je ne dis pas cela, monsieur.

M. BOTTE.

Vous le pensez ?

SOPHIE.

Non, monsieur.

M. BOTTE.

Qui vous a donné de moi, cette opinion ?

SOPHIE.

Personne, monsieur.

M. BOTTE.

Pourquoi donc l'avez-vous ?

SOPHIE.

Mais je ne l'ai pas, monsieur.

M. BOTTE.

Pourquoi donc tremblez vous en me parlant ?

SOPHIE.

Ce ton auquel je ne suis pas faite...

M. BOTTE.

Ne vous met pas à votre aise, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien mademoiselle, expliquons nous franchement. Vous pensez bien d'ailleurs, que je suis venu ici pour quelque chose... Mon neveu vous aime...

SOPHIE.

Je n'ai pu l'en empêcher, monsieur.

M. BOTTE.

Vous l'aimez ?

SOPHIE.

Monsieur...

M. BOTTE.

Vous l'aimez ?

SOPHIE.

Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette manière de m'interroger.

M. BOTTE.

C'est répondre, cela, mademoiselle... Vous vous aimez.. c'est fort bien ; mais ce n'est pas une raison pour vous troubler à mon aspect, pour ne me parler qu'avec défiance.... On doit être hardie, mademoiselle, quand on est aussi vertueuse que vous....

SOPHIE.

Quoi, monsieur ?...

M. BOTTE.

Le caractère de mon neveu, vous convient-il ?

SOPHIE.

Monsieur, votre neveu...

M. BOTTE.

Est charmant n'est-ce pas ?... Je m'y attendais...

SOPHIE.

Mais, monsieur...

M. BOTTE.

N'est-il pas charmant ?...

SOPHIE.

Sans doute, monsieur....

M. BOTTE.

Eh ! bien, puisque vous le trouvez charmant, qu'il vous trouve charmante... vous vous épouserez...

SOPHIE, *surprise et contente.*

Est-il bien vrai, monsieur...

M. BOTTE.

Vous vous épouserez, cela est-il clair ?

SOPHIE.

Monsieur... je suis sans fortune...

M. BOTTE.

Mon neveu en a.

SOPHIE.

J'ai un père.

M. BOTTE.

Je le sais...

SOPHIE.

Je ne puis me marier sans son consentement.

M. BOTTE.

Il faudra bien s'en passer... puisqu'il n'est pas ici...

SOPHIE.

S'en passer, monsieur !...

M. BOTTE.

Vous vous convenez à tous égards ; je veux que ce mariage se fasse, et corbleu il se fera.

SOPHIE.

Je dois tout au vieux Edmond, et jamais je ne pourrai me résoudre à le quitter...

M. BOTTE.

Elle a donc juré d'avoir toutes les vertus. (*appercevant Charles qui entre.*) Viens, Charles, si tu ne l'adores pas toute ta vie, la nature t'a refusé une ame.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, *sautant au col de son oncle.*

Ah ! mon cher oncle, que je vous embrasse !

M. BOTTE.

Qui t'a dit de m'étouffer, malheureux ?

CHARLES.

Ah ! mon cher oncle, j'ai tout entendu .... Ah ! ma Sophie !

M. BOTTE.

Doucement, monsieur, elle n'est pas encore à vous... vous seriez homme à lui dire cavalièrement, mademoiselle, je vais vous épouser...

CHARLES.

Mon oncle, la joie, l'empressement...

M. BOTTE.

Vous font perdre la tête... à votre âge on ne saurait trop mettre de dignité dans ce qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait trop respecter ce lien... Il faut demander le consentement de mademoiselle et celui de M. Edmond.

CHARLES.

Justement le voilà.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, M. BARNER.

M. BOTTE.

Approchez, brave Edmond, nous avons une grande affaire à terminer...

CHARLES, *avec empressement.*

Ah ! M. Edmond...

M. BOTTE.

Taisez-vous, mon neveu... M. Edmond, vous avez élevé cette demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu, vous êtes donc son véritable père, je vous la demande en mariage pour Charles Mortimer, mon neveu Je lui donne trente mille livres de rente ; après ma mort le reste de ma fortune,

que je lui ferai attendre le plus long-tems que je pourrai, et le jour du mariage je vous rembourse de ce qui vous est dû sur le prix du château et de la ferme ; ma demande vous est-elle agréable ?

EDMOND.

Ah ! monsieur, il n'y a qu'une ame comme la vôtre...

M. BOTTE.

Il n'est pas question de mon ame ; ma demande vous est-elle agréable ? Ventrebleu, répondez oui ou non.

CHARLES.

Oui....

M. BOTTE.

Paix !.....

EDMOND.

Oui, monsieur, elle m'est agréable et très-fort.

M. BOTTE.

A la bonne heure.

EDMOND.

Pourvu qu'elle le soit aussi à notre demoiselle.

M. BOTTE.

Elle serait bien difficile... Mademoiselle je n'ai point de parchemins à vous montrer ; mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles et qu'il n'y a que le vice de roturier.. Vous pensez sans doute comme moi.... ainsi vous agréez la recherche de mon neveu.

SOPHIE.

Mais, monsieur, mon père.

M. BOTTE.

Vous aurez une fortune à lui offrir, s'il rentre dans sa patrie.....

SOPHIE.

Mais cette fortune....

M. BOTTE.

Vous la tiendrez de l'homme que vous aimez le mieux.

CHARLES.

Et qui vous adore pour toujours, ma Sophie.

EDMOND.

Notre demoiselle, mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange vous m'avez nommé votre père.... Je veux votre bonheur, ne résistez donc pas à mes instances....

SOPHIE.

Ah! je lutte envain contre mon cœur.... Charles, soyez mon époux.

M. BOTTE.

Ah! c'est bien heureux !.....

CHARLES.

Ah ! Sophie.... Sophie ! mon oncle, mon cher oncle.

M. BOTTE.

C'est bon, c'est bon... C'est une affaire faite : à une autre ; en attendant, allons nous mettre à table..J'ai une faim de tous les diables. M. Edmond, envoyez vîte chercher votre tabellion.

EDMOND.

Tout sera prêt dans un instant. Le notaire est a deux pas, il sera ici dans la minute.

M. BOTTE.

Tant mieux, les promptes jouissances sont les meilleures. Ah ça ! ce n'est pas tout, nous avons quelques arrangemens à régler... Voici ce que je propose ; qu'on ne m'interrompe point..... Edmond, n'est plus d'âge à travailler, il ne travaillera plus. Nous louerons la ferme....

EDMOND.

Quoi, monsieur, vous le voulez ?

M. BOTTE.

Oui, papa, je le veux.

EDMOND.

Quitter une ferme ou je suis né...

M. BOTTE.

Vous ne la perdrez pas de vue : mais que diable laissez-moi parler..... Vous habiterez une aile du château, je me réserve l'autre pour les voyages que je ferai ici, et j'en ferai de fréquens. Mon neveu et ma nièce occuperont le corps de logis.

EDMOND.

Mais, monsieur, je vous ai déja fait observer combien je serais déplacé dans un certain monde.

M. BOTTE.

Je vous ai répondu, monsieur, qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part, et parbleu, quand vous voudrez être seul, vous resterez chez vous, vous y lirez vos bouquins en vuidans le flacon de Madère.

EDMOND.

Mais, l'oisiveté, monsieur.

M. BOTTE.

Bah ! bah ! bah !... la promenade, la gazette, un wisk et le tems se passe ; allons, allons, je vois que ces arrangemens conviennent à tout le monde... Eh ! vîte !... ce notaire...

CHARLES.

Le voilà.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

C'est ici que l'on a besoin de mon ministère.

M. BOTTE.

Ministère... soit... mais dépêchons-nous.

LE NOTAIRE, *cherchant ses papiers et ses lunettes.*

Sans doute, monsieur, il n'est pas de ministère plus important... de fonctions plus nobles.

M. BOTTE.

Pas de verbiage, monsieur le notaire...

LE NOTAIRE.

Qu'appelez-vous verbiage, monsieur ?

M. BOTTE.

Tout ce que vous dites... aulieu d'en venir à notre affaire...

LE NOTAIRE.

J'y suis, monsieur, j'y suis.

M. BOTTE.

Vaut mieux tard que jamais... procédons... Je donne dès ce moment à mon neveu, Charles Mortimer, mes herbages du comté d'Oxford ; ils rapportent trente mille livres de rente. Je l'institue mon légataire unique, universel.

CHARLES.

Ah ! mon oncle, que de bienfaits !

M. BOTTE.

Rends-la heureuse, Charles, et tu ne me devras rien. Je reconnais que mademoiselle m'a remis une somme de douze milles livres sterlings.

SOPHIE.

Je ne consentirai pas, monsieur.

M. BOTTE.

Vous ne consentirez pas, mademoiselle, faites l'amour et ne vous mêlez pas d'affaires... vous n'y entendez rien.

SOPHIE.

Mais, monsieur, tout le monde sait que je n'ai que cette petite terre.

M. BOTTE.

Et comme elle n'est pas suffisante, il me plaît d'y ajouter douze mille livres sterlings.

SOPHIE.

Mais...

M. BOTTE.

Vous m'excédez...

SOPHIE.

Enfin, monsieur...

M. BOTTE.

Enfin, mademoiselle, voulez-vous vous marier, ou non? écrivez notaire, écrivez donc; je reconnais que mademoiselle ma remis une somme de douze mille livres sterlings, et j'y joins un douaire de cinq cent guinées; de plus, je m'oblige à payer dans l'année, à Edmond, une somme de mille guinées que lui doit mademoiselle Donalson, et je lui assure, sur tous mes biens, une pension viagère de soixante guinées...

EDMOND.

Mais, M. Botte, pensez donc...

M. BOTTE.

Oh! je vous prie, M. Edmond, ne venez pas me casser la tête de vos observations, ni de vos remerciemens. Les choses seront ainsi; car telle est ma volonté. J'ai tout dit, M. le tabellion, allez m'arranger cela dans votre style barbare, et dépêchez-vous de nous le faire signer.

LE NOTAIRE.

Monsieur, intelligence et célérité, c'est la devise d'un notaire. (*il sort.*)

M. BOTTE.

Vous, jeunes gens, enbrassez-moi et prenez patience, si vous pouvez... Qu'entends-je!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET, *apportant une lettre.*

M. BOTTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE VALET.

Une lettre, monsieur.

M. BOTTE.

Pour qui ?

LE VALET.

Pour mademoiselle Donalson.

EDMOND.

Pour mademoiselle Donalson ?

SOPHIE.

Qui peut m'écrire. (*cherchant vîte la signature.*) Dieu ! Francis Donalson !... Mon père. (*elle tombe dans les bras de Charles.*)

TOUS ENSEMBLE.

Son père.

LE VALET.

Il arrive à l'instant avec sir Clarence, son compagnon d'infortune et son ami.

M. BARNER.

C'est singulier !

M. BOTTE, *à M. Barner.*

Vous savez bien que je m'y attendais.

SOPHIE.

Je ne puis achever cette lettre ; c'est notre arrêt, mon cher Charles !

CHARLES.

Notre arrêt... oh ! ciel !

M. BOTTE.

Mes enfans, le désespoir est un signe de lâcheté, l'homme vraiment digne de ce nom oppose un front d'airain au malheur. Je vais vous lire la lettre de lord Donalson, écoutez-moi avec ce calme qui sied à la vertu. (*il lit.*)

« Après dix ans d'absence quand je me rapproche de ma » fille, j'apprends qu'elle se dispose à former des nœuds » dont l'idée seule devrait révolter son orgueil.

Son orgueil !

» Si cette lettre vous parvient assez tôt, je vous ordonne de » rompre avec des personnes auxquelles, je l'avoue, vous » devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de votre sang » et de mon autorité. Je vous amène un époux dans l'homme » à qui je dois une seconde existence. Rendez-vous à l'ins- » tant au château Donalson. J'oublirai ce que j'ai souffert » si je vous trouve soumise. FRANCIS DONALSON.

Quel style impérieux !

SOPHIE.

Il est privé de tout peut-être... mon père est malheureux... et moi, moi !...

CHARLES.

Votre père... votre père est un barbare... il nous assassine tous les deux.

SOPHIE.

Arrêtez, Charles, il est mon père.

EDMOND.

Calmez-vous, mes enfans, et espérez.

M. BOTTE.

Charles, Charles ! quel trésor tu perds !...

CHARLES.

Non, mon oncle, il n'est plus de force humaine qui m'en sépare jamais.

M. BOTTE.

Mon neveu, vous n'abuserez pas de votre ascendant sur mademoiselle, pour l'écarter de ses devoirs... Songe encore, mon ami, que même en la perdant, tu auras besoin de l'estimer. Elle va retourner au château ; M. Edmond l'accompagnera. C'est-elle qui rétablira son père dans ce château, qu'il aimera mieux tenir de ses mains que des miennes.

CHARLES.

Ah ! mon oncle !

SOPHIE.

Ah ! monsieur.

M. BOTTE.

Mais ne croyez pas que je fasse rien pour lui ; cette démarche est un dernier hommage que je rends à mademoiselle.

CHARLES.

Mais, mon cher oncle, ne chercherez-vous pas à le ramener ? ne lui parlerez-vous pas ?

M. BOTTE.

Si je lui parlerai ! oui, ventrebleu, et d'une vigoureuse manière ; d'ailleurs, j'ai dans mon porte-feuille des armes dont je ne ferai usage, il est vrai, qu'à la dernière extrémité: mais, s'il lui reste un cœur, il se rendra à des raisons solides.

CHARLES.

Il résistera, mon oncle, car il paraît que ce Clarence qu'il amène avec lui est destiné à devenir l'époux de Sophie.

M. BOTTE.

Il résistera, quand je l'implorerai au nom de sa fille ? hé ! malheureux, t'ai-je résisté, moi qui ne suis que ton oncle ? partez mademoiselle ; je reste ici et j'irai bientôt au château.

M. BARNER.

Il en viendra à bout.

M. BOTTE.

Barner, mon ami, monte à cheval, et retourne à Londres pour veiller à mes affaires ; car il sera possible que nous passions ici plusieurs jours : allons, père Edmond, emmenez-la.

EDMOND.

Puisse le ciel exaucer mes vœux !

SOPHIE.

Ah ! Charles ! ah ! mon ami, que de peines nous nous sommes préparées ?

CHARLES.

Ma Sophie, laisse moi te suivre.... Ah ! dieu ! les forces m'abandonnent...

(*Il se laisse tomber sur une chaise ; son oncle et Barner le secourent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le sallon du château du lord Donalson.

SCENE PREMIERE.

LORD DONALSON, CLARENCE.

DONALSON.

Ah ! mon ami, que de choses j'ai a vous dire ! . . .

CLARENCE.

Et moi, mon ami, et moi ! . . .

DONALSON.

Quel plaisir j'éprouve en revoyant ces lieux ! Dix ans se sont écoulés depuis que j'en suis absent ; des larmes s'échappent de mes yeux ; et ce moment me rappelle tout ce que j'ai souffert : mais, éloignons ces idées et parlons de ma fille.

CLARENCE.

Oh ! bien volontiers... Elle doit avoir toutes les qualités.

DONALSON.

Je lui crois, au moins, de la sensibilité, de la raison, ce sont celles qui assurent le bonheur d'un époux.

CLARENCE.

Heureux celui qui obtiendra ce titre !

DONALSON.

Je vous dois beaucoup, Clarence, Sophie acquittera son père.

CLARENCE.

Ah ! la récompense est au-dessus du bienfait.

DONALSON.

Vous savez comment ma fille a été élevé dans la ferme du vieux Edmond ; mais, vous ignorez jusqu'à l'existence d'un marchand original, fier de ses richesses, généreux par ostentation, et cachant, sous une apparente philantropie, la ridicule ambition de s'allier aux familles les plus distinguées.

CLARENCE.

Son nom ?

DONALSON.

Botte.

CLARENCE.

J'en ai entendu parler avec éloges.

DONALSON.

Au moment où nous arrivions, j'ai appris, par des gens de la ferme, qu'il allait unir son neveu à ma fille; un contrat était déjà dressé, dans lequel il l'avantageait d'une dot considérable : jugez, mon cher Clarence, quel malheur pour tous deux, si nous fussions arrivés trop tard !

CLARENCE.

Mais, ce neveu, est-il aimé de mademoiselle Donalson ?

DONALSON.

Quand cela serait; mon autorité...

CLARENCE.

Je ne vous crois pas capable d'en abuser.

DONALSON.

Non : mais je pense assez bien de ma fille, pour croire qu'elle respectera mes volontés. Venons maintenant à nos affaires : voici, mon cher Clarence, ce que j'ai projeté : avec le produit des marchandises qui vont m'arriver sur le navire le *Neptune*, je racheterai ma terre du Northumberland, qui rapporte vingt mille livres de rente; je rembourserai Edmond, et le reste servira à doter ma fille; car, je veux que mon gendre soit heureux par la fortune, ainsi que par l'amour.

CLARENCE.

C'est trop de bontés; moi, malheureux orphelin, victime des passions d'un père, courant le monde pour remplacer des biens qu'ont dissipé des parens, illustres à la vérité, mais, qui ne m'ont laissé qu'un nom sans fortune.

DONALSON.

Qu'importe, la mienne y suppléera : cette alliance nous honore tous deux, et, je ferais encore plus, mon ami, que je ne serais pas quitte envers vous... Quelqu'un vient... c'est ma fille, c'est ma Sophie. (*Il court au-devant d'elle.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père ! (*Elle se jette dans ses bras.*)

DONALSON.

Qu'il m'est doux, ma fille, de vous presser sur mon cœur, après une si longue absence.

CLARENCE, *à part.*

Que de charmes !

DONALSON.

Vous voyez, en monsieur, sir Clarence, mon ami, mon compagnon d'infortune; enfin, celui qui m'a sauvé lav ie.

SOPHIE.

Monsieur a des droits sacrés à ma reconnaissance.

DONALSON.

Vous savez, ma fille, que je quittai l'Angleterre, il y a dix ans, pour aller recueillir un héritage considérable dans les Indes; mais, vous ignorez tous les maux que j'ai soufferts pendant ce tems; le vaisseau, sur lequel je m'étais embarqué, fut pris par des Algériens, et je fus conduit en esclave dans leur pays, où je passai dix années, dans la plus affreuse servitude ! Enfin, je parvins à sortir de captivité. Un capitaine suédois me reçut sur son bord, et me conduisit en Sibérie. C'est là que je me trouvai livré à ce que la misère a de plus affreux; seul, au milieu des déserts, presque nud, manquant de tout : le désespoir m'eut infailliblement ôté la vie, lorsque je rencontrai ce brave jeune homme; il me secourut, me consola, et m'apprit que son vaisseau avait échoué la veille sur la côte où nous nous trouvions. Il s'était sauvé à la nage avec quelques bijoux qu'il avait sur lui, il m'offrit d'en partager le produit; et j'acceptai, bien certain de pouvoir m'acquitter. Après quelques jours de marche, nous arrivâmes dans un port de mer ou nous trouvâmes un vaisseau prêt à faire voile pour les Indes. Les bijoux de Clarence payèrent notre passage, et, poussé par le vent le plus heureux, nous arrivâmes à notre destination. Je recueillis l'héritage qui m'y attendait; je le convertis en marchandises précieuses, que je chargeai sur le vaisseau le Neptune, et nous partîmes de suite pour l'Angleterre, où vous me voyez, enfin, après deux mois de la plus heureuse traversée.

SOPHIE.

Ah ! mon père, que ce récit m'a fait de mal !

DONALSON.

N'y pensons plus, ma fille, je vous revois; tous mes maux sont oubliés. Il est un arrangement auquel j'ai attaché le bonheur de ma vie et sur lequel je vous crois disposée à me satisfaire.

SOPHIE.

Mon père m'aime !

DONALSON.

Beaucoup, mademoiselle.

SOPHIE.

Il ne m'apprête donc pas de nouveaux chagrins !

DONALSON.

Je ne crois pas, mademoiselle, que vous deviez en avoir.

SOPHIE.

Vous ne le croyez pas, mon père ?

DONALSON.

La satisfaction de me revoir pourrait au moins leur imposer silence.

SOPHIE.

Mon père, je me tais.

DONALSON.

Je sais, mademoiselle, avec quelle facilité vous vous êtes prêtée aux vues de M. Botte, et je ne vous en fais pas de reproches.

SOPHIE.

Je n'en mérite pas, mon père.

DONALSON.

Je veux bien vous en faire grace; mais j'ai lieu d'attendre de vous une soumission que commande mon expérience, et qui peut seule me faire oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être pourvue; sir Clarence a tout ce qui peut plaire...

CLARENCE.

Au moins en ai-je le desir.

DONALSON.

Il a les qualités qui forcent l'estime. Sa famille est de la plus haute distinction; il vous aime, il vous convient, c'est lui que je vous destine.

SOPHIE.

Ah ! mon père, mon père !...

CLARENCE, *à part.*

D'ou vient cette émotion ?...

DONALSON.

Je sais, mademoiselle, tout ce que vous allez me dire, et voici ma réponse : avec votre sagesse on maîtrise son cœur, avec votre raison on renonce à des chimères ; je vous offre le bonheur réel, celui qu'on ne trouve jamais dans des alliances disproportionnées, et je vous aime assez pour n'avoir nul égard à une répugnance qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement ; réfléchissez à ce que vous venez d'entendre, pensez à ce que j'ai souffert, à ce que Clarence a fait pour moi, et répondez.

SOPHIE.

Ma réponse est prête ; je puis vous obéir, renoncer au bonheur ; mais un autre !... un autre, jamais.

CLARENCE.

Qu'ai-je entendu !

DONALSON.

Ma fille, consentez à cet hymen ou craignez d'exciter le courroux d'un père...

SCENE III

LES PRÉCÉDENS, M. BOTTE.

UN VALET, *en dehors.*

Je vous dis, monsieur, qu'on ne peut pas vous recevoir.

M. BOTTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraud... corbleu ; ces gens-là se donneraient-ils le mot pour semoquer de moi ? quand on ne veut pas me recevoir, j'entre.

SOPHIE, *à part.*

M. Botte ! .. Je respire.

DONALSON.

Je n'aurais pas cru, monsieur, qu'on poussat le défaut d'égards...

M. BOTTE.

Jusqu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous entendre ; chacun a sa manière, monsieur ; au reste je suis fort aise de vous trouver réunis, je vous dirai votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai ensuite.

DONALSON.

Il est inutile, monsieur, de faire une scène ici, et vous aurez beaucoup plus de mérite à vous retirer avant.

M. BOTTE.

Je ne me retirerai pourtant qu'après. Mademoiselle, me présente un siège et je l'accepte: faites comme moi, messieurs, mettez vous à votre aise (*il s'assied.*)

DONALSON.

Mais, il est incroyable, monsieur....

M. BOTTE.

Ah! vous ne voulez pas vous asseoir, tout comme il vous plaira; je commence.

DONALSON.

Eh! par grace, monsieur.

M. BOTTE.

Non, monsieur, je suis venu pour parler et je parlerai. (*à Clarence.*) Monsieur, vous êtes un joli homme, mademoiselle est charmante, on vous la destine; vous en êtes fort aise, tout cela est très-simple, et jusqu'ici je n'ai pas de reproche à vous faire; mais j'ai un neveu, moi, monsieur.

CLARENCE.

Il me semble que cela doit m'être assez indifférent.

M. BOTTE.

Pas du tout, monsieur, mon neveu est aussi joli garçon que vous, il idolâtre mademoiselle, et il en est tendrement aimé.

CLARENCE.

Qu'entends-je!

M. BOTTE.

On prétend qu'on risque beaucoup en épousant une femme malgré elle; vous pouvez être tranquille, mademoiselle est aussi sage qu'elle est belle; mais là condamnerez-vous à gémir dans des liens que son cœur repousse? êtes vous fait pour goûter le plaisir barbare de la voir s'éteindre dans les larmes? réfléchissez-y bien, monsieur, elle est capable d'obéir à son père, et quelle source inépuisable de regrets vous ouvrez devant vous.

DONALSON.

Monsieur...

M. BOTTE.

Et vous, vous père injuste, qu'on ne connaît que depuis un jour, et qui marquez ce jour par des actes de tyrannie, ne redoutez-vous pas les suites de votre violence?

DONALSON.

Je ne dois compte de ma conduite à personne.

M. BOTTE.

C'est juste ; mais échapperez-vous au cri de votre conscience ; qui vous répétera sans cesse tu as été le bourreau de ta fille ?

DONALSON.

Finissez, monsieur, finissez.

M. BOTTE.

Je vous ai dit à tous deux ce que je pensais, ce que je devais vous dire : je dois aussi la vérité à mademoiselle et elle n'échappera pas à son austérité ; mademoiselle, un père injuste n'en est pas moins respectable. Vous avez pu disposer de vous en son absence ; son retour le rétablit dans ses droits. Il vous déclare que votre hymen avec lord Clarence, assure le bonheur du reste de sa vie ; vous devez obéir.

SOPHIE.

Ah ! monsieur...

M. BOTTE.

Vous pleurez... Ce ne sont pas des larmes que je vous demande, c'est votre consentement ; il est pénible à donner, je le sens ; mais où serait le mérite de la vertu, s'il n'en coutait rien pour l'exercer?

CLARENCE, *à part.*

Cet homme est surprenant !

DONALSON.

Bien, monsieur, c'est par là qu'il eût fallu commencer.

M. BOTTE.

Allons, mademoiselle, du courage, ayez le noble orgueil d'être parfaite en tout, remplissez ce terrible devoir, et malheur à votre père s'il ne fait pas le sien.

SOPHIE.

Vous m'avez accoutumée à vous obéir. Je ne serai point rébelle à une volonté qui s'accorde avec mon devoir, et quelque pénible que soit le sacrifice que vous m'ordonnez, je souscris, sans murmure, aux ordres de mon père.

M. BOTTE.

Ah ! fille céleste, je ne doutais pas de votre soumission.

DONALSON.

Je vous sais gré, monsieur, de faire un tel usage de votre ascendant sur ma fille.

M. BOTTE.

Elle devait s'immoler, elle y a consenti, et l'effort cruel qu'elle vient de faire, ne restera pas sans récompense. M. Donalson, ce mariage auquel elle vient de consentir, ne se fera point... Voilà, je crois, du positif.

DONALSON.

Qui l'empêchera ?

M. BOTTE.

Moi, de par tous les diables ; je vous ai porté tous à faire votre devoir et je ferai le mien.

DONALSON.

En engageant ma fille à retirer sa parole ?

M. BOTTE.

Elle en est incapable ; mais vous l'en releverez.

DONALSON.

Jamais.

M. BOTTE.

Nous verrons ; mais tenez-vous sur vos gardes, défendez vous bien, car j'attaque vigoureusement ; adieu, monsieur ; mademoiselle, respectez l'engagement que vous avez contracté. M. Donalson, de vous à moi, c'est guerre ouverte, nous verrons qui sera le plus adroit.

DONALSON.

Sortirez-vous enfin, monsieur.

M. BOTTE.

Je sors, monsieur, parce que je n'ai plus rien à dire. (*il sort.*)

DONALSON.

Restez près d'elle, mon ami, je vais donner ordre qu'on ne laisse plus entrer cet homme aussi dangereux qu'il est brusque et impertinent.

SCENE IV.

CLARENCE, SOPHIE.

CLARENCE.

Vous paraissez surprise de la conduite de M. Botte, mademoiselle.

SOPHIE.

Je l'avoue, monsieur.

CLARENCE.

Que pensez-vous, mademoiselle, que doive faire un homme délicat dans la position où je suis ?

SOPHIE.

Un homme délicat n'a pas besoin de conseil.

CLARENCE.

Je vais donc agir d'après moi, mademoiselle ; si vous aviez pu répondre aux sentimens que vous m'avez d'abord fait éprouver, je vous aurais dû le bonheur de ma vie, et je me serais efforcé de vous rendre une partie de cette félicité que vous auriez répandue sur moi : mais l'amour qui vous unit à M. de Mortimer, est devenu une passion insurmontable, il fait maintenant partie de vous-même, et vous ne pouvez plus vous en détacher.

SOPHIE.

Non, monsieur, non, je ne le puis.

CLARENCE.

Quel serait donc mon sort ; quel serait le vôtre ? vous seriez malheureuse...

SOPHIE.

Hélas !

CLARENCE.

Je le serais aussi de votre froideur, de vos peines, et j'aurais mérité de l'être, car je l'aurais voulu. C'est donc à moi a sacrifier un penchant qui ne me maîtrise point encore.

SOPHIE.

Que dites vous, monsieur !... dieu ! qu'avez vous dit ?...

CLARENCE.

Que je renonce à vous, mademoiselle, il m'en coute ; sachez moi gré de l'effort.

SOPHIE.

Ah ! monsieur, mon admiration, mon estime, ma reconnaissance....

CLARENCE.

Votre amitié, mademoiselle, c'est tout ce que je demande, et vous me la devez.

SOPHIE.

Vous l'avez toute entière... Ah ! Charles, ah ! mon ami, si tu savais ce que fait pour nous cet homme généreux !

CLARENCE.

Il le saura, mademoiselle.

SOPHIE.

Vous auriez la bonté de le voir ?

CLARENCE.

Je le verrai.

SOPHIE.

Ah ! si vous daigniez encore...

CLARENCE.

Parlez, mademoiselle.

SOPHIE.

Vous charger seul auprès de mon père...

CLARENCE.

De la rupture, mademoiselle, je m'en chargerai, vous jouirez d'un bonheur que ne précédera aucun nuage ; je les écarterai de vous, ces beaux yeux ne sont pas faits pour les larmes.

SOPHIE.

J'entens mon père, je vous laisse avec lui, tâchez de vaincre son obstination ; mon repos, mon bonheur, ma vie, tout est entre vos mains. (*elle entre dans un cabinet.*)

SCENE V.

CLARENCE, DONALSON.

DONALSON.

Ah ! mon cher Clarence, apprenez le plus grand des malheurs.

CLARENCE.

Qu'est-ce, mon ami, comme vous voilà agité ?

DONALSON.

Cette lettre m'apprend que le navire sur lequel nous avions chargé notre fortune a naufragé sur les côtes du duché de Susfolk, au cap d'Orford, et que tout ce qu'il portait a été englouti par les flots.

CLARENCE.

Ah ! dieu !.....

DONALSON.

Jugez de ma position ; ce château est tout ce qui me reste et je vais être obligé de le vendre pour payer les cinquante mille francs de lettres-de-change que j'ai

acceptées à Gênes, et qui vont écheoir dans quelques jours, et pour rembourser le fermier Edmond des sommes qu'il a avancées pour me conserver cette dernière ressource.

CLARENCE.

Eh bien ! mon ami, en vous résignant à la stricte médiocrité, il vous restera encore de quoi subsister.

DONALSON.

Mais, ma fille, mais vous, mon ami.

CLARENCE.

Ne vous occupez pas de moi. — Quand à votre fille..... elle ne saurait. — Je ne puis.

DONALSON.

Que dites-vous ?

CLARENCE.

Ce que M. Botte m'a appris....

DONALSON.

Ce n'est pas de cet homme-là dont-il s'agit, c'est de vous.

CLARENCE.

Je pense que ce qu'il a dit, est très-raisonnable, très-bien senti.

DONALSON.

Très-impertinent, très-absurde.

CLARENCE.

Vous savez combien je vous aime.

DONALSON.

Vous me l'avez prouvé.

CLARENCE.

Croyez vous que le titre de votre gendre ajoute quelque chose à mes sentimens pour vous ?

DONALSON.

Je vous entends, monsieur, je vous observerai seulement que c'est lorsque j'étais riche, lorsque la main de ma fille assurait votre fortune, que vous pouviez la refuser avec décence, et c'est alors que vous avez reçu avec transport, la proposition de vous unir avec elle.

CLARENCE.

L'observation est aussi forte qu'outrageante, et je vais y répondre avec le ménagement que je dois à votre âge et à l'amitié.

DONALSON.

L'amitié, dites-vous, vous pouvez l'invoquer encore ?

CLARENCE.

Je n'en ai pas perdu le droit ; écoutez-moi de grace, les qualités de mademoiselle Donalson, sa position intéressante tout m'attirait vers elle ; mais M. Botte m'a éclairé, il a dissipé une illusion qui pouvait me rendre le plus malheureux des hommes, et, avant que vous m'eussiez appris l'affreuse nouvelle de la perte de votre fortune, mon parti était pris ; passons maintenant à ce qui m'a le plus affecté dans ce que vous venez de me dire, à ce que vous ne vous pardonnerez jamais au reproche de me laisser conduire par des vues d'intérêts : quand je vous ai trouvé presque nu dans le fond de la Sibérie, que je me suis dépouillé pour vous couvrir ; vous connaissais-je, monsieur? lorsque je vous ai guidé à travers des déserts immenses, lorsque j'ai pansé les blessures de vos pieds quand le sang ruisselait des miens ; est-ce l'intérêt qui m'a fait agir ? c'est moi qui vous portais à travers les torrens, les neiges et les rocs, qui, le soir, ranimais vos sens engourdis, en vous pressant des heures entières contre mon sein, et que m'importait alors votre fille que je n'avais pas vue, votre fortune à laquelle vous-même ne pensiez plus ? la mort, une mort lente, cruelle se présentant à chaque pas devant nous, éloignait toute autre idée que celle d'un prochain anéanissement, et mes soins et mes efforts vous en ont garanti ; M. Donalson, qui s'oublie ainsi pour secourir l'humanité souffrante, n'est pas un homme intéressé.

DONALSON.

Ce que vous me rappelez, monsieur, je l'ai dit à quiconque a pu m'entendre, je n'ai cessé de le répéter, tant que je vous ai cru sincère. Voulez-vous vous rétablir dans mon estime et dans mon amitié, voulez-vous que je croie que vous n'avez pas en effet apperçu dans l'éloignement ce que je pourrais donner à la reconnaissance, soyez mon gendre, et ce nuage, le premier qui se soit élevé entre nous, se dissipera à l'instant.

CLARENCE.

Non, monsieur, je ne commettrai point une faute capitale, parce que vous me la prescrivez. Vos derniers jours

ne s'écouleront pas dans l'amertume, parce que vous mettez de l'opiniâtreté où il ne faut que de la raison : mais je ne perdrai pas mon ami pour avoir eu le courage de lui résister. Je cours trouver le neveu de M. Botte, je lui dirai que je renonce à la main de votre fille, et si vous êtes assez cruel pour la lui refuser, je sais ce qu'il me reste à faire et je ne balancerai pas.

DONALSON.

Que faites vous, Clarence ?

CLARENCE.

Mon devoir. (*il sort.*)

SCENE VI.

DONALSON, *seul.*

Arrêtez... Il ne m'entend plus... Suis-je assez malheureux ! Après dix ans de peines, de travaux, je recouvre une fortune considérable, je viens chercher le bonheur près d'une fille chérie, je la trouve engagée dans des nœuds mal assortis, et je perds en un même jour mes biens, ma fille et mon ami.

SCENE VII.

DONALSON, M. BOTTE.

DONALSON.

C'est encore vous, monsieur ?

M. BOTTE.

La question est au moins malhonnête, mais je ne la relève pas pour ne point m'écarter de mon but. Je sais que le vaisseau chargé de votre fortune a péri ; c'est moi qui suis porteur des deux mille guinées de lettres-de-changes par vous acceptées, en faveur d'un de mes correspondans à Gênes ; c'est moi qui vous crois assez de bon sens pour ne pas préférer la morgue à l'aisance, et votre satisfaction personnelle au bonheur de votre fille ; c'est moi, enfin, qui reviens à vous, puisque vous continuez à vous éloigner de moi.

DONALSON, *à part.*

Il me manquait encore d'être son débiteur.

M. BOTTE.

Vous êtes entêté, et moi aussi ; vous avez juré de faire

une sottise, j'ai fait serment de l'empêcher et je m'explique ; voici mes dernières propositions, j'annulle les traites de deux mille guinées, je vous associe à mon commerce, et vous reconnais une mise de fonds de soixante mille guinées. Ceci vaut la peine d'y réfléchir, c'est plus de cent mille livres de rente que je vous offre. Vous en jouirez sans vous occuper des affaires, et, après vous, ces biens passeront à votre fille, et retourneront à mes héritiers si elle meurt sans enfans. Je la doterai très-passablement sans que vous preniez une obole sur vos revenus ; nous mettrons Clarence à la tête d'une de nos maisons ; vous deviendrez mon ami, mon conseil, et si vous acceptez, je vous devrai encore de la reconnaissance ; prononcez maintenant, mon neveu est-il votre gendre ?

DONALSON,

M. Botte, j'admire votre générosité, j'y suis sensible autant que je le dois ; mais je ne puis accepter vos propositions ; nous sommes liés, Clarence et moi, par le lien le plus sacré pour des gens de notre sorte, notre parole d'honneur.

M. BOTTE.

Il vous rendra la vôtre.

DONALSON.

Je ne le crois pas capable d'oublier ce qu'il se doit.

M. BOTTE.

Mais, si cela était ?

DONALSON.

Je me respecte trop pour suivre un pareil exemple, et ma fille n'étant point à lui ne serait à personne.

M. BOTTE.

Vous êtes bien l'homme le plus entêté, le plus déraisonnable, le plus...

DONALSON.

Et vous, le plus emporté, le plus bizarre...

M. BOTTE.

Trop heureux, monsieur, que vous n'ayez que ce reproche à me faire, je vous dispense, moi, de ceux que vous méritez. J'ai été vif toute ma vie ; citez moi dans le cours de cinquante ans un trait dont j'aie à rougir, et puisqu'il faut que je me vante, vous devez savoir que le sacrifice le plus

pénible, ne coute rien à ma probité. Souvenez-vous, monsieur, que mon neveu était mourant lorsque j'ai forcé mademoiselle Donalson à ployer sans l'autorité paternelle...

DONALSON.

Je suis loin, monsieur, de vous contester une probité reconnue de toute l'Europe, et dont j'ai eu des preuves. Mon engagement avec Clarence, est le seul obstacle que je puisse opposer à votre proposition; mais tous les trésors de l'univers ne me feraient point oublier qu'il a ma parole et que je lui dois la vie.

M. BOTTE.

Mais je vous offre les moyens de vous acquitter envers lui.

DONALSON.

Le croyez-vous capable d'accepter des bienfaits de la main de son rival ?

M. BOTTE.

Eh bien, puisqu'il est décidé que vous avez résolu le malheur de votre fille, je vous dis adieu, adieu jusqu'à l'éternité, je pars à l'instant avec mon neveu, je le tire d'un pays ou le chagrin lui ôterait immanquablement la vie, je fais avec lui le tour de l'Europe pour le guérir de son amour, et si je rencontre une seconde Sophie, ce qui n'est pas très-probable, mais qui n'est pas absolument impossible, je la lui fais épouser, et je reviens m'établir à côté de vous, pour vous rendre témoin de son bonheur et vous faire enrager.

(*il va pour sortir.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, CLARENCE.

CLARENCE.

Venez, homme généreux, venez m'aider à fléchir ce père cruel.

M. BOTTE.

Que venez-vous faire ici, mon neveu ?

DONALSON.

Le neveu de M. Botte et Clarence ensemble !

CLARENCE.

Oui, monsieur, et pour ne plus se quitter.

DONALSON.

Qu'entends-je !

CLARENCE.

Je ne saurais goûter un bonheur qui fait répandre des larmes. J'ai cédé à M. Mortimer mes prétentions à la main de mademoiselle Donalson, et j'ai senti qu'il était moins glorieux de triompher d'un rival, que de trouver un véritable ami.

M. BOTTE.

Je le disais bien, moi, qu'avec une figure comme celle-la on doit être sensible et généreux.

CLARENCE.

Sans M. Charles, je fuyais ces lieux ou j'avais apporté la tristesse et les pleurs.

DONALSON.

Vous me quittiez, Clarence!

CLARENCE.

Je m'éloignais peut-être pour toujours... c'est lui qui m'a ramené près de vous... et si vous m'aimez encore, vous lui devez de la reconnaissance.

DONALSON.

Beaucoup, je l'avoue...

M. BOTTE.

Serez vous le seul, père obstiné, qui ne ferez rien pour votre conscience?

CLARENCE.

Donalson, mon ami.

CHARLES.

Laissez-vous fléchir.

DONALSON, *à Charles.*

Jeune homme, je voudrais pouvoir récompenser le service que vous m'avez rendu en me conservant mon ami, mais....

M. BOTTE.

Toujours des mais, monsieur.

CLARENCE.

Au nom de l'amitié, je l'invoque pour la dernière fois....

DONALSON.

Je ne puis...

CHARLES.

M. Donalson... je me jette à vos pieds...

M. BOTTE, *le retenant.*

Arrêtez, mon neveu, je ne souffrirai pas que vous vous humiliez davantage, parce qu'il plait à monsieur d'être en-

tété et de faire le malheur de tout ce qui l'entoure... s'il n'est pas las d'opposer des refus à vos prières, vous devez être las de le prier ; tant pis pour lui s'il n'a pas l'esprit d'accepter une alliance qui l'honore ; tant pis pour lui s'il ne sait ce qu'il fait, si son cœur est dur, froid, insensible, partons, monsieur, partons.

CHARLES.

Mais, mon oncle, on pourrait l'attendrir.

M. BOTTE.

L'attendrir! impossible... partons, monsieur, partons, ou par la corbleu. (*ils s'éloignent.*)

CLARENCE.

Donalson....

M. BOTTE, *revenant sur ses pas.*

Un moment... M. Donalson, vous allez me devoir deux mille guinées, les effets sont en mes mains, vous ne pouvez pas me payer ?

DONALSON.

J'espère que vous voudrez bien attendre...

M. BOTTE.

Non, monsieur, je n'attendrai pas... Mais, on pourrait vous inquiéter... Voilà vos lettres-de-change. (*Il les déchire et les lui rend.*) Partons, mon neveu.

DONALSON.

Que faites-vous, monsieur ?

M. BOTTE.

Je déchire ce qui m'appartient... Adieu, lord Donalson. Si vous êtes malheureux, si vous avez besoin de moi, mon château ne change pas de place, et je suis toujours M. Botte. Partons, mon neveu, partons...

DONALSON.

Arrêtez... Ah ! c'en est trop ! je ne serais pas un homme si je vous résistais plus long-tems... Sophie, Sophie...

SCENE IX et DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

DONALSON.

Ma fille, embrassez votre époux. (*Il la jette dans les bras de Charles.*)

SOPHIE.

Charles !

CHARLES.

Sophie !

SOPHIE.

Mon père, est-il bien vrai ?

DONALSON.

Oui, mes enfans, j'ai cédé au plus bizarre, mais au plus généreux des hommes ; soyez unis, soyez heureux, et remerciez M. Botte de votre bonheur.

M. BOTTE.

Je l'avais bien dit, moi, je veux que ce mariage se fasse, et corbleu, il se fera. « Le voilà fait, j'espère.»

SOPHIE.

Ah ! monsieur !

CHARLES.

Mon oncle ! mon cher oncle !

M. BOTTE.

Taisez-vous, monsieur, et commencez par remercier ce brave jeune homme, qui a renoncé à une fille charmante, parce que vous aviez eu la mal-adresse d'en devenir amoureux avant lui.

CHARLES.

Cher Clarence, je vous dois la moitié de mon bonheur.

CLARENCE.

J'en jouirai en le partageant.

DONALSON.

J'espère que vous ne songerez plus à quitter votre ami ?

M. BOTTE.

Il n'est plus question de cela ; personne ne se quittera, je placerai sir Clarence comme il le mérite ; lord Donalson voudra bien partager mon château et ma fortune, mon neveu rendra sa femme heureuse, ils viveront près de nous, ils auront des enfans que nous éleverons si bon leur semble ? nous rirons le plus souvent possible, je gronderai de tems en tems pour n'en pas perdre l'habitude, je serai bourru, mais on m'aimera, et je prouverai que les torts du caractère n'étouffent pas les qualités du cœur.

FIN.

PQ
2427
S78M2
1803

Servières, Joseph
M. Botte

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY